



Pharmacie PIRON

Orthopédie
Vente et location de matériel médical
pour hospitalisation à domicile

69 rue Nationale - 37380 MONNAIE

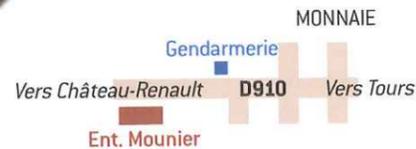
Tél. : 02 47 56 10 36 • Fax : 02 47 56 18 84

✓ Vérandas
✓ Stores
✓ Fenêtres
✓ Volets
✓ Portes de garage
✓ Portails



"La Fontaine" - RD910 - 37380 MONNAIE
Tél. : 02 47 56 17 67

Ent. **MOUNIER**



➤ Offrez le meilleur à vos espaces verts

Automower™ laissez faire un expert

Husqvarna **STIHL** **LEJEAU VERTS LOISIRS** **HONDA** **Kubota**

TOURS SUD
Boulevard de Chinon
37510 BALLAN-MIRE
Tél : 02 47 53 04 05 - Fax : 02 47 80 05 50

TOURS NORD
Rue Henri Potez - ZA du Papillon
37210 PARÇAY-MESLAY
Tél : 02 47 29 16 60 - Fax : 02 47 29 09 94

www.lejeau-motoculture.fr

TND OUEST - ZA 4 - Le Cassantin
37210 PARÇAY-MESLAY
Tél : 02 47 29 12 12 - Fax : 02 47 29 17 26



E.mail : tnd.ouest@norbert-dentressangle.com
www.norbert-dentressangle.com

Monnaie au temps des briqueteries

Le triomphe de la brique en Touraine au XIX^e siècle

En Touraine, matériau de construction rime généralement avec tuffeau, ce calcaire tendre extrait des terrains du crétacé; il affleure là où les cours d'eau ont entaillé les plateaux et fournit une excellente pierre de taille, très souvent utilisée pour bâtir ces charmantes demeures qui jalonnent la vallée de la Loire; le tuffeau contribue à accentuer la luminosité des paysages ligériens et donne à toute la région ses couleurs nacrées si caractéristiques...

Mais en milieu rural, notamment pour les constructions plus modestes de la Gâtine, la pierre blanche est loin de régner en maître. Quand on s'éloigne des carrières d'exploitation, elle est souvent réservée aux demeures bourgeoises. Pour les maisons paysannes, elle apparaît surtout dans des éléments bien précis du bâti (corniche, chaînage ou linteau de porte), mais les maçons ont souvent préféré recourir, pour le gros œuvre, à des matériaux moins coûteux et trouvés sur place. C'est le cas à Monnaie où les bâtisses les plus anciennes (vieilles maisons et granges de la rue du Plat-d'Étain) ont souvent été construites en torchis (mélange d'argile et de paille séchée), ou avec des moellons trouvés dans les champs (rognons de silex, morceaux de calcaire affleurant le sol) et, dans ce domaine, les toponymes de la commune sont révélateurs : les Perrés, le Chaillou...

On a souvent utilisé aussi, à une période plus récente, un autre matériau qui triomphe dans l'habitat et l'édification des bâtiments publics au XIX^e siècle : la brique crue ou cuite au four après séchage. Avec le temps ces lingots bruns ou cramoisis, aux allures de grosses « tablettes de chocolat », sont même devenus un élément incontournable du bâti tourangeau, utilisés pour la construction des murs et des cheminées, celle des puits et voûtes de fours, l'encadrement des portes et fenêtres, le pavage des sols...

Une invasion pacifique à laquelle peu d'édifices alors n'échappent sur la commune, des maisons les plus modestes aux constructions les plus prestigieuses, comme la nouvelle mairie, achevée en 1880, ou le château du Mortier, reconstruit au début du XX^e siècle dans le style néo-gothique.

Le plus souvent discrètes quand elles sont recouvertes de plâtre ou d'enduits, les briques peuvent aussi être volontairement mises en valeur lorsque le maître d'œuvre est un artiste; matériau malléable et bon marché, elles permettent de réaliser à peu de frais des éléments décoratifs et autres fantaisies à tout artisan sachant jouer de leur disposition et de leur couleur. Et à Monnaie, les exercices de style ne manquent pas : Café du Centre, maisons de la Blondellerie, double cheminée de la maison du 12 de la rue Nationale (photos en fin d'article).

La fabrication des tuiles, briques et carreaux : une activité très artisanale à Monnaie

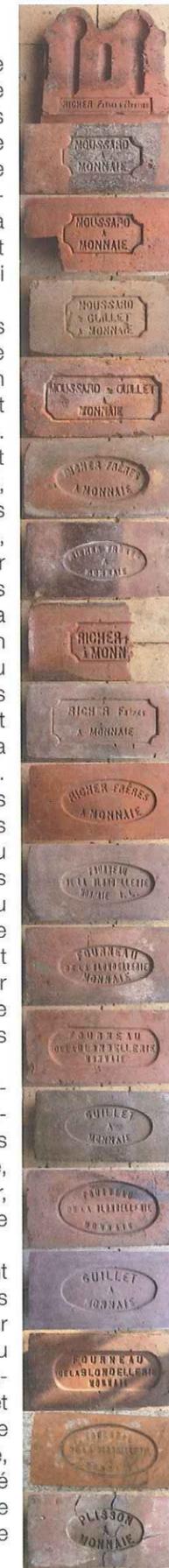
C'est un matériau très ancien, fabriqué par l'homme depuis la plus haute Antiquité. À l'origine, il y a de cela plusieurs millénaires, la brique était crue. Elle était simplement faite d'argile séchée à l'air et au soleil comme la plupart des objets domestiques de cette époque. Elle avait toutefois le défaut d'être faiblement résistante à l'humidité. La brique cuite apparaît en Mésopotamie au III^e millénaire. Facile à fabriquer, elle présente des qualités sensiblement égales à la pierre. Son utilisation va largement se répandre par la suite. Les Romains l'adoptent et en font un matériau d'usage courant jusqu'au III^e siècle de notre ère. Mais elle semble pâtir des périodes troublées qui suivront et il faut attendre la Renaissance, et surtout la Révolution industrielle pour la voir s'imposer à nouveau.

La fabrication de la brique a été une activité florissante à Monnaie durant une partie du XIX^e et pendant la première moitié du XX^e siècle. Son développement doit être mis en relation avec l'évolution des techniques de construction, mais aussi avec l'expansion du bourg et les besoins engendrés par son accroissement démographique.

La matière première de base utilisée est l'argile, la plupart du temps extraite sur le terrain où s'est implantée la briqueterie, donc à proximité de chaque atelier. La terre de Monnaie n'est peut-être pas la meilleure. Selon certains témoignages, elle est même trop chargée en argile, ce qui la fait craqueler à la cuisson. Mais elle présente l'immense avantage d'être produite sur place, ce qui réduit considérablement le coût représenté par son transport. Par ailleurs la proximité de grandes réserves de bois renforce aussi l'intérêt économique du fonctionnement d'une briqueterie sur place.

La fabrication est longue. Il faut d'abord extraire l'argile, travail effectué de préférence à l'automne ou pendant l'hiver. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, cette extraction se fait à la pelle. On emploie par la suite des extracteurs puis des pelles mécaniques. L'argile est ensuite transportée au moyen de brouettes ou charrettes. On utilisera plus tard des wagonnets et tapis transporteurs. Mise en tas afin de la laisser se désagréger sous l'effet des intempéries, elle est ensuite broyée, mélangée avec de l'eau et malaxée.

Intervient ensuite le moulage : la pâte obtenue est pressée dans un moule au fond duquel a été placée une plaque en bronze indiquant le nom du fabricant qui s'inscrit en creux. Cette marque de fabrique présente le double avantage de faciliter l'accrochage du ciment et de constituer un élément publicitaire qui est aussi un label de qualité. Pour cette opération, on utilise au départ des



presses à bras, puis les presses à manège (actionnées par un cheval), avant qu'elles ne soient détrônées par les machines au XX^e siècle. Les pains ainsi formés sont alors coupés à l'aide d'un filet métallique.

Puis on procède au séchage. Il convient ensuite d'éliminer l'excédent d'humidité. Les briques pressées sont acheminées dans un hangar ouvert, bien ventilé, au toit surbaissé, appelé « la halle », où elles restent pendant deux mois environ.

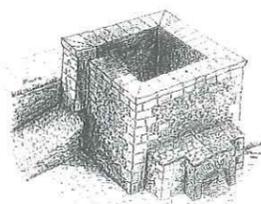
Reste la dernière étape qui est la cuisson. C'est une opération délicate car elle conditionne la qualité des briques. Elle s'effectue dans le four chauffé initialement au bois (avec des fagots ou des bourrées de ronces), plus tard remplacé par du charbon. Il existe deux types de fours : les fours à feu intermittent qui doivent refroidir pour être déchargés, et rechargés ensuite. Les fours à feu continu pour lesquels il n'y a pas d'interruption dans les différentes opérations. On charge le four par le haut, en disposant les briques de façon à bien faire circuler l'air entre les différents éléments. La cuisson dure environ trois jours et trois nuits, mais peut aller jusqu'à une semaine, à une température comprise entre 900 et 1050° C. Elle peut monter à 1400° C pour les produits réfractaires à très haute teneur en alumine. Mais si elle est trop élevée, la matière coule et la fournée est perdue. Si le vent change de direction, la cuisson n'est pas homogène et une partie du chargement ne sera pas commercialisable : ce sont les « maucuites » ou briques mal cuites ! Après cuisson, un bon produit doit être « dur, sonore, peu poreux, résistant et de couleur uniforme ».

L'activité des briqueteries ne se limite pas à la fabrication des briques. À Monnaie, tous les ateliers proposent aussi des tuiles, des carreaux de terre cuite dits « nankins » d'un ton jaune orangé (mélange d'argile blanche et noire), mais aussi de toutes couleurs, destinés au pavage qui progressivement s'impose dans les maisons, remplaçant les sols en terre battue si courants à la campagne. Les briqueteries offrent aussi de la chaux, indispensable à la viticulture, et jadis fabriquée dans des fours spécifiques : les fours à chaux.

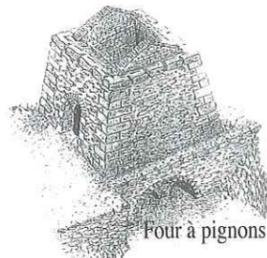
Les fours à chaux : des installations très anciennes

Ces fours avaient pour vocation, comme leur nom l'indique, de fabriquer de la chaux. Produite à partir de pierres calcaires (gypse) chauffées à haute température, elle est très utilisée dans les campagnes en raison de ses multiples usages. La chaux est d'abord un matériau de construction ; elle a longtemps servi de mortier avant d'être détrônée par le ciment. C'est aussi un engrais utilisé pour amender les sols trop acides – le chaulage –, un désinfectant, sous forme de « lait de chaux » à 20 %, permettant d'assainir les bâtiments d'exploitation (on chaulait les murs des étables et des écuries) et un produit destiné à protéger les troncs d'arbres fruitiers des larves d'insectes, des mousses et lichens, plus précisément en adjuvant au sulfatage de la vigne mais aussi, en cordon « frontière » destiné à limiter la prolifération de végétations envahissantes, et encore en traitement des peaux dans certaines opérations (chamoisage) de tanneries.

Plus anciens que les briqueteries, les fours à chaux ont souvent disparu ou sont aujourd'hui en très mauvais état. La toponymie, là aussi, est précieuse car elle permet de les redécouvrir, cachés au fond d'une forêt et en grande partie envahis par la végétation



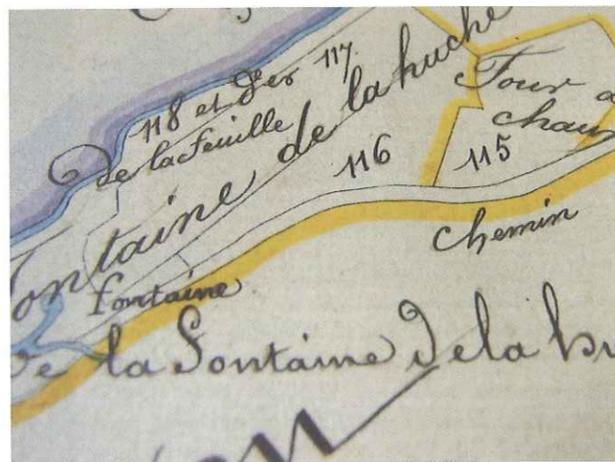
Four à murs droits



Four à pignons

Au beau milieu du bois du Mortier, sur la route de Nouzilly, le long de la rive droite du ruisseau de la Bornéchère, on peut repérer d'anciennes carrières de tuffeau jaune et surtout la bouche d'un four troglodytique creusé dans la paroi rocheuse d'où était extraite la pierre à chaux. Sa cuve est revêtue de briques et enchâssée dans la cavité. De petite capacité (21 m³), ce four est probablement assez ancien (XVII^e ou XVIII^e siècle). En 1818, il se trouve sur des terres appartenant à Armand de Beaumont. A qui était destinée la chaux produite ? Doit-il être mis en relation avec la construction du premier château du Mortier ou autres bâtisses du secteur ? Son exploitation semble avoir été abandonnée dès la fin du Premier Empire.

Un autre four abandonné au milieu des bois peut être repéré à la Berthaulotterie, près de Madère, sur la commune de Nouzilly. Le cadastre de 1836 mentionne son



emplacement ; il appartient alors à M. de Lonlay, châtelain des Belles-Ruriers à Monnaie et se trouve aujourd'hui sur la propriété de la famille Duthoo. C'est une construction ancienne, mais probablement remise en état en 1855 ; ce petit four constitue, comme le souligne Jacques Thomas, un ouvrage original ; il a une cuve de forme ovoïde, avec à la base 2 embrasures (une de foyer et une plus haute pour récupérer la chaux) et dans sa partie supérieure un gueulard (orifice de chargement). Il a

dû servir essentiellement aux besoins du domaine des Belles-Ruriers : travaux de maçonnerie effectués pour le château ou les bâtiments de l'exploitation agricole, amendement des terres du domaine... A proximité, se trouvent des troglodytes qui ont pu servir d'habitation aux chauffourniers obligés de loger sur place pour surveiller la combustion. Ce four semble avoir arrêté toute activité au début du XX^e siècle.

Les trois briqueteries de Monnaie

Les briqueteries qui fonctionnent à Monnaie jusqu'au milieu du XX^e siècle sont toutes de petites entreprises artisanales dont la structure est simple : un patron et quelques ouvriers, la plupart du temps saisonniers car cette activité est très réduite l'hiver. Leur nombre se réduit avec le temps... et la mécanisation. Pour la briqueterie de la Feuillée, on sait qu'en 1887 et 1897 l'atelier de Pierre Richer-Demeuré emploie six ouvriers ; en 1907, Michel Richer n'a plus que cinq ouvriers, nombre réduit à trois en 1919 avec Henri Plisson-Pinet. Les salariés sont payés à la journée : en 1885 Pierre Richer fait état d'une rémunération de 2,50 à 3,60 F pour douze heures de travail, bien entendu sans sécurité de l'emploi ! Il déclare aussi avoir employé des enfants, plus rentables car bien moins rémunérés (1 à 1,50 F pour le même temps de travail).

Trois briqueteries ont été recensées sur la commune. La plus ancienne est celle qui s'était installée à la sortie du bourg, non loin de la Blondellerie, sur le côté gauche de la route de Langennerie, au lieu dit « le Fourneau », un toponyme ici sans ambiguïté. Elle est connue sous le nom des « Fourneaux de la Blondellerie ».

Les fourneaux de la Blondellerie

L'installation est ancienne puisque Pierre Hulot, tuilier à Gastine (Villedomer), construit, en 1839, un four à brique



et à chaux, sur un terrain dont il est propriétaire. Il aménage à côté une halle de séchage et agrandit le four en 1845 ; c'est un four à ciel ouvert (on le charge par le haut), à feu intermittent et flamme longue, d'une capacité de 28 m³. La terre est prélevée à proximité, à 300 m au sud de la briqueterie.

En 1847, l'ensemble est vendu au châtelain du Mortier, Maurice de Flavigny. En 1868, il fait construire une deuxième halle. En 1884, l'entreprise passe à

Emmanuel de Flavigny qui la modernise en y installant un malaxeur et deux machines à mouler à manège. Arthus de la Panouse l'acquiert en 1891. Il fait démolir le four pour en construire un de même type, en 1893, ainsi qu'une troisième halle en 1914.

Mais, dès 1847 la briqueterie est confiée à des fermiers. Le premier gérant est François Moussard, qui emploie deux ouvriers et deux domestiques en 1851, et prend la gestion d'une autre briqueterie à Neuillé-le-Lierre en 1864. En 1868 l'entreprise, appelée « Fourneaux de Monnaie et Neuillé-le-Lierre », est au nom de « Moussard et Guillet ». François Moussard semble donc s'être associé pendant un temps avec Eugène Guillet qui, par la suite, conserve seul le site de Monnaie, baptisé désormais « Fourneaux de la Blondellerie ».

Fière de la double médaille d'argent remportée lors des expositions de Tours (1881) et Château-Renault (1882), la maison Guillet propose un éventail très large de produits : la brique d'abord, déclinée sous toutes ses formes (briques cintrées et gironnées pour les puits et voûtes, briques à bordures de jardin, briques à feuillures), sous toutes ses couleurs (briques rouges et noires, briques flammées), sous tous ses aspects (briques brutes,



briques dures pour les pavages, briques pressées pour les travaux apparents). L'entreprise fabrique aussi, à partir de l'argile, des carreaux, des tuiles et des faitières de toit. Cette terre est un matériau formidable qui permet donc de bâtir en totalité une maison, du sol au toit en passant par les murs. L'entreprise vend aussi de la chaux (grasse et hydraulique), du ciment Portland... L'affaire semble prospère et emploie, en plus du patron, sept ouvriers en 1876 et 1887.

Reprise par un certain Bignon, la briqueterie marque le pas après la 1^{ère} Guerre Mondiale. Une halle est ravagée par un incendie en 1925 et détruite en 1927. L'activité semble s'être définitivement arrêtée vers 1930. Les bâtiments sont détruits en 1943. Quant au four, il sera en partie démolit lorsque M. Michel Caland (maire de Monnaie de 1992 à 1995), devenu propriétaire du terrain, décide d'y édifier son pavillon en 1973. Ne subsistent plus que les restes de la voûte (masqués par la construction d'un sous sol) et, dans le fond du jardin, un petit porche en briques, ancienne embrasure de défournement d'un four dont il subsiste encore la structure de base.

(Voir photo page suivante).



La briqueterie de la Feuillée

Située sur la route de Vouvray (partie gauche) au lieu-dit «la Feuillée», elle a été construite en 1878-1879 par Pierre Richer, tuilier de métier, bientôt aidé par son frère Charles (Richer frères). L'atelier comprend d'abord un seul four à tuiles et à briques, à feu intermittent et à ciel ouvert, et une halle de séchage. Ils seront respectivement doublés en 1882 (pour la halle) et 1883 (pour le four). Dans les années 1880, on installe également deux presses à bras. L'argile utilisée est prélevée sur place, au sud des installations.

L'entreprise reste longtemps dans la famille. En 1898-1899, elle passe à la veuve de Pierre, puis à Michel et Charles Richer, tuiliers, et en 1909 au seul Michel Richer-Bergerault. Un broyeur et un malaxeur à manège, ainsi que deux presses à bras sont alors utilisés.

En 1910, Henri Plisson-Pinet en devient propriétaire et décide de moderniser la fabrication en faisant l'acquisition, en 1917, d'un broyeur à moteur fonctionnant à l'essence, destiné à travailler plus facilement l'argile. En 1923, son gendre, Maxime Milon-Plisson reprend l'affaire; il fait détruire un des fours en 1928. Marcelle Milon lui succède en 1941.

En 1945, la briqueterie est rachetée par la société Dochtermann qui accélère sa mécanisation : destruction du deuxième four et des bâtiments anciens, construction des trois hangars et deux fours tunnels, horizontaux, de plus grosse capacité, acquisition de machines modernes équipées de moteurs à essence et électriques : broyeurs, malaxeurs, mouleuses, coupeuses... Le séchage se fait désormais par le biais de fours fonctionnant au mazout. Mais les investissements réalisés ne s'avèrent pas rentables et l'entreprise ferme ses portes en 1949. Les fours ont été détruits. Seuls les hangars aux murs... de brique ont été conservés. On peut encore voir ce qu'il reste de cette ancienne PME le long de la D 47, mais le promeneur curieux sera quelque peu surpris de découvrir, sur le site de cette friche industrielle, d'autres vestiges, pour le moins inattendus : ceux du cirque Pinder! Nouveau propriétaire des lieux, Charles Spiessert y a installé un dépôt et fait construire des bâtiments destinés à l'hivernage des animaux... et au stockage des véhicules de la caravane publicitaire. Lions mugissants et monstres édentés ont

été un temps les hôtes pittoresques d'une forêt vierge reconstituée. Un vrai « brique » à brac!

La briqueterie de l'Arche

Une autre briqueterie semble avoir fonctionné à l'Arche, au sud-ouest du cimetière de la commune. Son existence a été plus éphémère.

Créée vers 1890 par Arthus de la Panouse, elle est au départ exploitée à une fin bien précise: le parement et la décoration du château du Mortier que le vicomte possède non loin de là et qu'il a décidé de reconstruire dans le plus pur style néogothique, comme c'est la mode...

Si les structures du nouvel édifice sont en béton, les remplissages et tapisseries en moellon enduit, les briques sont abondamment utilisées en moellon enduit, acquérant ainsi leurs lettres de noblesse en décoration. Le nouveau Mortier, flambant neuf, va marquer l'apothéose de ce matériau sur la commune.

Se succéderont à la tête de la fabrication : Pierre Brion et ses fils, puis Alexandre Goivier en 1907, aidé de deux employés, enfin Ernest Boivin, en 1926, qui demeure non loin de là, à la Maison-Rouge. Ce sera le dernier puisque la petite entreprise ferme ses portes en 1934.

C'est sur les lieux de sa démolition que s'installe un dépôt local des déchets ménagers, techniques, encombrants... les plus divers et que les Modéniens ont baptisé, avec une pointe d'humour, «la Samaritaine» parce qu'on y trouve alors de tout.

Les petites briqueteries ont disparu, concurrencées d'abord par une production plus industrielle, mais aussi par le succès grandissant d'autres matériaux comme les parpaings et le ciment qui ont peu à peu eu raison des briques et de la chaux. On peut regretter que se soit éteinte une activité locale qui faisait vivre les gens du bourg, mais attention... le métier était rude et difficile. Extraire la terre avec des pelles, presser la pâte à la force des bras, charger le four en marchant sur le feu (il fallait protéger les sabots en les entourant de linges mouillés), le décharger en se brûlant les mains, faisaient partie du quotidien de ceux que l'on appelait les chauffourniers-tuiliers-briquetiers... sans compter la pollution engendrée par les fumées des fours, notamment les fours à chaux qui dégageaient des gaz nocifs pour l'homme... et la végétation. Il valait mieux les éloigner des vignes car le goût du vin pouvait s'en ressentir! Gardons-nous donc de toute nostalgie...

Par contre, ce qui reste de cette activité économique fait partie intégrante du patrimoine industriel de notre commune, un peu négligé jusque là car jugé moins noble que le patrimoine dit architectural... et pourtant si révélateur de la dureté du labeur à une époque appelée... « le bon vieux temps ».



Claude Delage
Jacqueline Verger
Daniel Wolff



SOURCES

ADIL, Fonds Thomas, Canton de Vouvray, 97 J 16.
Anonyme, Catalogue de l'exposition "Ils bâtissaient la Touraine", 5-27 avril 1997, Tours.
Anonyme, Un siècle à Monnaie (1900-2000), 2000, Durand SA.
Bastard L., Une activité disparue : la briqueterie, 23.04.1990, article NR.
Boutet G., La France en héritage (1850-1960), 2007, Perrin.
Couderc J.M., La Touraine insolite 1ère série, 1991, C.L.D.
Coursault R., L'habitat en Val de Loire, 1988, Maisonneuve et Larose.
Internet, www.patrimoine-de-france.org.
Thomas J., Fours à chaux, tuileries, briqueteries en Touraine, 2005, CG 37.



Illustrations :
Dessins de Jacques Thomas
Vieilles factures
Photos des collections
D. Wolff et C Delage
Cadastre napoléonien

Remerciements : Les bénévoles de l'association « Planete Lire », Mmes Michel Caland, Christiane de Carville, Laëtitia Leray-Pétéreau... et les « propriétaires de briques » de Monnaie qui nous ont aimablement confié leurs briques : Mesdames et Messieurs de Bue, Guillon, Michel Ménard, Boivinet, Labbé, Bonnin, Debain, Pointreau, Rosier, Ballue, Fleuriau, Dupuy, Moussin, Leclerc.

